

Accessions

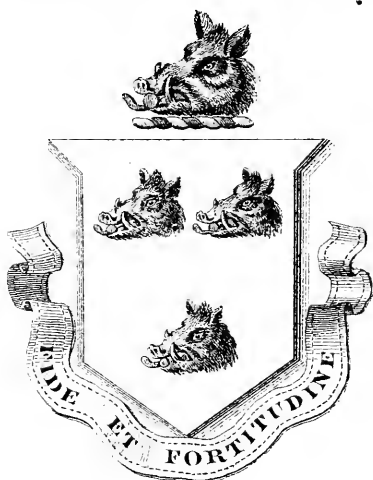
159.833

Shelf No.

XG 3656.11

Barton Library.

11



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902


1903

1904

1905

1906

1907



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

LES
POISSONS

D'AVRIL,
DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE,
DE LA COMMUNE, &c. &c.



A PARIS.

De l'Imprimerie du Pere LALIGNE, rue
du Chat-qui-pêche, N.º 100.

1790.



LES
POISSONS D'AVRIL
DE L'ANNÉE

Mil sept cent quatre-vingt-dix.

PAUVRE Français ! que je plains ton fort ! De tous ceux que tu as choisis pour briser les chaînes sous le poids desquelles tu gémissois depuis si long - temps , il n'en n'est pas un qui ne travaille à ta ruine ; donnes-toi la peine de me lire , laisse de côté cet enthousiasme dont tu es la triste victime , & tu verras que toutes les belles promesses qu'on t'a faites , ne sont que des Poissons d'Avril. Tu t'es plaint avec raison de l'ancien Gouvernement ; les Grands étoient des despotes ,

des tyrans , & le pauvre peuple n'étoit qu'un tas d'êtres méprisés , qu'une classe de malheureux esclaves ; on lui ôtoit ses biens , sa liberté , & pour peu qu'il criât à l'injustice , on le sacrifioit : mais qu'il se retrace tant qu'il voudra toutes les horreurs dont le despotisme ministériel s'est autrefois rendu coupable , qu'il maudisse les noms de tant de scélérats qui jouèrent si indignement l'humanité , je soutiens , & j'ai malheureusement l'expérience pour moi , oui , Peuple aveugle & imbécile , je soutiens , à la face de la terre , que l'état affreux où tu es présentement réduit , est cent fois pis que celui d'où tu viens de sortir.

Tu desiras , tu demandas des Etats-Généraux ; ta sotte crédulité te fit mettre ta confiance dans ceux qui se disent les Peres de la Patrie ; chaque Député devint pour toi une divinité sur l'autel de laquelle tu aurois sacrifié jusqu'à ta personne même. Quand ils traversèrent Paris , ce jour de troubles où le Roi se

rendit dans cette Capitale, chaque mere se répandoit en éloges , & disoit à un fils qu'elle serroit dans ses bras, regarde bien, mon enfant, regarde bien ces hommes-là , ce sont les Libérateurs de la Patrie ; ce sont eux qui ont mis fin à notre esclavage, & qui consacrent généreusement leurs veilles pour nous procurer un éternel bonheur. Chaque Décret qu'a porté cette assemblée de nouveaux tyrans, a été loué , applaudi, comme s'il eût été l'ouvrage de Minerve elle-même : mais , ô Peuple insensé ! est-ce que la sagesse d'un Décret qui supprime les chasses , si funestes à tes moissons, qui détruit quelques abus, doit te faire regarder comme sages tant d'autres décrets qui te ruinent , qui t'ôtent le pain ? Tous les bavardages que ces Messieurs ont fait sur les finances rendent-ils l'argent plus commun ? ne faut-il pas donner 60 liv. pour changer un billet de 1000 liv. ? Le paiement des pensions se fait-il plus exactement qu'auparavant ?

9

Français ! sois aveugle tant que tu voudras , fais-toi gloire de vanter la sagesse de tes Députés , de vanter leurs Décrets , je ne me laisse point entraîner par le torrent , & je dis hautement , dussé-je être pendu , que les Députés , à quelques-uns près , sont gueux & voleurs comme les anciens Ministres , ou des fots indignes du choix que l'on a fait d'eux , puisqu'ils ne savent pas faire le bien. Après t'avoir montré bien clairement que l'Assemblée nationale n'a gueres fait que des sottises , je vais te montrer aussi clairement que la Commune de Paris ne travaille pas moins à la ruine de la France , que l'Assemblée nationale elle-même. Qu'as-tu à me dire de bien au sujet de la Commune ? Elle a reçu des sommes immenses pour remédier à nos maux , & elle ne les a employées en partie qu'à des repas , à des illuminations aussi scandaleuses qu'inutiles , à faire chanter des *Te Deum* en réjouissance de tes malheurs. Elle n'a rendu compte de ces dépôts fa-

crés qu'aux Traiteurs, aux Marchands de vin & aux Catins, chez lesquels ils sont passés. Voilà, Parisiens, ce que j'ai à dire de moins défavantageux sur la Commune. Je fais que ceux qui jugent de sa probité par de séduisantes affiches exposées au Public, doivent avoir une haute idée d'elle; mais je laisse ces placards aux fots, & j'examine de près leur conduite, qui ne me laisse voir en eux que des gueux qui nous dupent. Hélas! de quelque côté que je me retourne, je ne vois qu'abus crians; je ne rencontre que des scélérats qui nous trahissent.

On se récrioit autrefois contre l'iniquité des Juges, contre des procédures odieuses, & l'on conserve aujourd'hui un Corps qui ne craint point, dans un temps de soi-disante liberté, de sacrifier indignement l'innocent. Un Marquis de Favras est soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration, & le Châtelet le condamne à expirer sur un échafaud. Un Bézenval, fief scélérat, est reconnu cou-

pable ; mais il est l'ami de la Cour, il a de grands protecteurs, & il échappe aux supplices que lui avoient justement mérité la plus noire trahison. Après tant de scélératesses, qui pourroit ne pas trembler pour la perte entière de la France ?

A tous ces Corps, dont chacun doit se déclarer ennemi, il s'en joint un autre dans ce moment-ci qui semble nous réserver de nouveaux troubles. La Bazoche, qui, malgré ses promesses de fidélité à la Nation, exprimées dans l'affiche du District des très-Petits-Peres, n'est composée que d'un tas de Clercs affamés, aboyé & se fait placarder dans toutes les rues de Paris. Le désespoir de ne pouvoir plus montrer un patriotisme qui coûtoit 7 à 800 liv. par jour, lorsqu'ils gardoient, à Brie-Comte-Robert, leur cher ami Bézénval ; le chagrin de ne plus garder que des salles & des appartemens à louer ; le désespoir d'avoir perdu la maison d'un Procureur, où ils faisoient l'apprentissage de voleurs, les porte à faire du bruit, & à exciter une contre-révolution.

Le Clergé, d'un autre côté, peu capable de sentimens d'honneur, a recours aux plus fourdes menées, pour se maintenir dans la plus scandaleuse opulence dans laquelle il étoit accoutumé de vivre. Un Evêque débauché, plus voluptueux qu'un Satyre, craint de voir diminuer des revenus qui servoient à entretenir des concubines, à payer une loge de Spectacle, à afficher un luxe insultant. Voilà, Français, les hommes, les scélérats sur lesquels sont fondés tes espérances. Peux-tu donc, de bonne-foi, t'aveugler plus long-temps, & regarder comme tes bienfaiteurs ceux qui te dupent & te préparent les plus grands malheurs, en te donnant d'avance des *Poisons d'Avril*.





